

XYZ. La revue de la nouvelle



Le cercle

Hélène Fafard

Numéro 115, automne 2013

Trou : des textes dans lesquels on tombe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fafard, H. (2013). Le cercle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 36–38.

Le cercle

Hélène Fafard

BON, le voilà avec des feuilles dans la bouche maintenant. — Allez, viens, on continue. Relève-toi! Les arbres sont encore plus beaux là-haut!

Peine perdue. Mes mots se dispersent bien au-dessus de la tête ronde de Guillaume.

— Tant pis, je m'en vais. Au revoir...

Il commence à crier, incapable de supporter la moindre distance entre nous. Je m'éloigne à longues foulées, vieille ruse pour l'attirer plus loin. Il arrive essoufflé dans mon dos et se pend à mon bras, pour que je lui serve de remorque. Il avance de sa démarche de canard et s'amuse du craquement des feuilles sous ses pieds.

Au passage, je caresse le tronc lisse d'un jeune érable. Il n'a pas souffert, aucune entaille ne perce son écorce. Pour m'imiter, Guillaume passe sa main, lui aussi, sur un arbre et essaie d'arracher les pleurotes suspendus au tronc.

— Tu sais pourquoi on appelle ces champignons des pleurotes? Parce qu'on dirait qu'ils pleurent. Non! Pas dans ta bouche, il faut les cuire avant de les manger.

Nous atteignons la limite de l'érablière et, déjà, le paysage commence à changer. La pente s'accroît, le rythme est brisé. Accroché à ma main, Guillaume se laisse tirer. Impossible de continuer, il est trop lourd. J'arrête au pied d'une épiplette pour me reposer un peu.

— Regarde la mousse par terre. Et les jolies cocottes! Tu peux les toucher, si tu veux!

Dans la nature, quand la plante mère cesse de les alimenter, les cocottes sèchent, les écailles s'ouvrent et les graines s'envolent vers un nouveau monde. Mais qui a déjà vu des cocottes s'accrocher à l'arbre comme des sangsues?

— Tu es prêt? On va bientôt arriver à notre cachette où une belle surprise t'attend. Il doit bien rester un peu de cho-

Alléché par la promesse, il se remet en route. Il nous reste quelques centaines de mètres à parcourir pour rejoindre le petit chalet, bâti par son père au temps de l'espoir.

J'aperçois une crevasse remplie d'eau de pluie qui barre le sentier de part en part. Effrayé, Guillaume se fige et refuse de bouger. Il lui suffirait d'un petit saut ou d'un pas un peu plus long pour franchir le trou d'eau.

— Avance, Guillaume! Tu peux le faire. Pense à ton papa qui vient te chercher tantôt pour la fin de semaine. Toi aussi, tu es grand et fort.

Mais rien à faire, il se bute et pousse des cris en agitant les bras. Il ressemble à ces volatiles paralysés par un cercle de craie tracé autour d'eux. Même quand on détache la corde autour de leurs pattes, ils restent couchés par terre, hypnotisés par la ligne.

Je me vois, plantée là, prisonnière moi aussi d'un cercle infernal, incapable de rompre le fil invisible qui m'attache à lui. Une immense fatigue s'abat sur moi. Je revois toutes les années passées à tourner en rond avec l'espoir d'effacer sa différence. Son père a vite compris que l'amour et la patience ne suffiraient pas à sauver nos rêves.

Je ne supporte plus ses cris. Je me reprends, je dois le calmer. J'adopte ma solution de dernier recours : les friandises qui l'apaisent et qui me remplacent si facilement dans son cœur.

— Tiens, mange. Je reviens tout de suite.

Un peu plus haut, j'entrevois la cabane en partie dissimulée par les cèdres. Je récupère un bout de planche qui traîne par terre. Je retourne près de Guillaume, j'installe la planche et il traverse tout content au rythme de *Sur le pont d'Avignon* que je lui chante à tue-tête. Il adore les comptines et les chansonnettes. Pour lui, le monde a repris sa place.

Nous rejoignons la cabane, Guillaume entre le premier et s'affale sur le divan. Il aime cet endroit où il peut évoluer sans contrainte. Comme il n'y a pas grand-chose à voler, je ne verrouille jamais la porte. Ici, pas de cérémonie, chacun fait ce qui lui plaît. Quand Guillaume va au Centre, je passe 37

beaucoup de temps dans la forêt et dans la cabane. Moi aussi, j'aime y venir pour lire et quelquefois pour écrire. Ce refuge me ramène en arrière, au temps où j'habitais un lieu avec beaucoup de ciel et où je pouvais marcher longtemps sans croiser personne; un lieu où je pouvais choisir le silence.

Fin de la trêve, la paix s'effiloche, un message du père de Guillaume sur mon cellulaire. Ça n'augure rien de bon. Je regarde Guillaume qui essaie, avec ses doigts malhabiles, de défroisser un vieil emballage de chocolat, à la recherche d'une dernière miette. Je sens une brûlure sur mon ventre. Vingt ans plus tard, ma cicatrice, souvenir de sa naissance, me fait encore souffrir. Il est temps de sortir du cercle, je dois juste faire un pas de côté. Partir seule, et loin, le temps qu'il faudra pour retrouver mon souffle et réinventer ma vie. D'abord conduire Guillaume à l'urgence dépannage du Centre. Prière de rejoindre son père, moi, je ne peux attendre, question de vie ou de mort, je dois partir sur-le-champ. Je vais retrouver un espace où je pourrai respirer.

— Viens, Guillaume, on rentre à la maison.

Il ne le sait pas encore, mais tout va changer pour nous deux.

Je lui tends un morceau de sandwich et il accepte de repartir, sa main dans la mienne.